

LA LOGIQUE DU CORPS ARTICULAIRE

LES ARTICULATIONS DU CORPS

HUMAIN DANS LA

LITTÉRATURE OCCIDENTALE



NATHALIE BOLENS

Je souhaite tout d'abord remercier vivement la Fondation Latsis ainsi que le jury du Prix Latsis 2001 de l'Université de Genève et le président du jury, M. le Recteur Maurice Bourquin, d'avoir jugé mon travail digne d'un tel prix. C'est pour moi un encouragement extraordinaire à poursuivre mes recherches. Je remercie également mon directeur de thèse, le Professeur Charles Méla, et les Professeurs Paul Beekman Taylor, Gregory Polletta, André Hurst, Philippe Borgeaud, Vincent Barras et Brian Stock. Ils m'ont aidée et soutenue par une grande générosité autant humaine qu'intellectuelle pendant l'élaboration et la rédaction de ma thèse publiée sous le titre *La Logique du corps articulaire*.

C'est donc de logiques corporelles et d'articulations que je souhaite vous parler. Une logique corporelle correspond à une façon spécifique, inscrite historiquement, de donner sens au corps, permettant l'élaboration d'une cohérence qui va rendre l'expérience corporelle vivable parce que signifiante. C'est une manière d'organiser les données du corps, en faisant jouer un rôle prioritaire à certains aspects de la réalité corporelle.

Mon champ d'investigation est la littérature, source importante d'informations pour l'étude des logiques corporelles, avec en particulier les textes épiques, dès lors qu'ils offrent des descriptions de blessures. Par l'étude de ces descriptions, il est possible d'observer quels étaient les aspects du corps considérés comme vitaux et de définir ainsi la logique corporelle en œuvre dans un texte. J'ai trouvé pour l'instant deux grandes tendances, l'une basée sur les actions de joindre et de disjoindre, l'autre sur celles de contenir et de vider.

Le couple joindre/disjoindre est central dans une logique que j'ai appelée logique du corps articulaire, en la distinguant de la logique du corps-enveloppe, laquelle se comprend par le couple contenir/vider. Ces deux logiques coexistent probablement avec d'autres logiques encore à définir, et doivent être considérées comme des tendances conceptuelles et des outils d'analyse et en aucun cas comme des grilles interprétatives fermées et exclusives.

La logique du corps-enveloppe a massivement prévalu en Occident et nous est coutumière : elle organise la notion de corps en fonction d'une dialectique de l'interne et de l'externe, du contenant et du contenu, faisant jouer un rôle fondamental à l'enveloppe, aux ouvertures du corps et aux idées de centre et de fluides. En revanche, la logique du corps

articulaire fait jouer un rôle prioritaire aux jonctions osseuses et aux attaches tendineuses qui sont conçues comme devant assurer le maintien des parties entre elles. La qualité déterminante de la logique du corps-enveloppe est la capacité à contenir et à maintenir un passage équilibré entre l'interne et l'externe, tandis que la qualité fondamentale du corps articulaire est sa mobilité.

La logique du corps-enveloppe est manifeste, par exemple, dans la *Chanson de Roland*, lorsque le héros brise les parois de son cerveau, explique le texte, en sonnant de son cor ou olifant, faisant ainsi jaillir sang et cervelle par ses oreilles et sa bouche. Ou encore, dans l'un des *Cotes de Canterbury* de Geoffrey Chaucer, poète anglais du XIV^e siècle, Arcite tombe de cheval sur le sommet de son crâne et fracture son torse. Cette blessure a pour conséquence de faire affluer le sang dans la tête ; le sang coagule et devient un venin que le corps ne parvient plus à expulser ni par en haut ni par en bas, nous dit-on, opprimant le cœur et faisant enfler les poumons. La mort est ici causée par l'inhibition de la circulation des fluides vitaux et le bon fonctionnement des organes internes. Enfin, dernier exemple, le fantôme du Roi Hamlet, dans la pièce de Shakespeare, raconte à son fils que le poison versé dans l'orifice de son oreille fit coaguler son sang devenu lui-même poison, causant sa mort par la transformation immédiate de sa peau en une croûte imperméable.

La mort s'explique dans ces textes 1) par une expulsion inopinée de l'interne, 2) par la perturbation de la circulation interne des fluides et 3) par la modification de l'enveloppe corporelle qui ne permet plus un équilibre des passages. Malgré les différences d'époques, il s'agit ici d'une même logique corporelle. Cette logique commune permet de comprendre la prépondérance pendant des siècles de pratiques thérapeutiques basées sur la théorie des humeurs, telles que la phlébotomie ou saignée. En effet, la maladie est conçue comme résultant d'un déséquilibre des fluides et des passages, et donc, logiquement, soigner consiste à réactiver la circulation en diminuant ou en augmentant la masse, la qualité et la dynamique de ces fluides, qu'il s'agisse de sang, de bile jaune, de bile noire, ou de flegme ou mucus.

Il en va tout autrement dans la logique du corps articulaire. Les textes occidentaux porteurs de cette logique sont très rares, tout en étant des

textes fondateurs de la culture européenne, à savoir l'*Illiade*, l'*Hymne homérique à Hermès*, le poème épique anglo-saxon *Beowulf* – équivalent en importance pour ce qui est des études anglaises à l'*Illiade* –, la légende islandaise du forgeron Völund et enfin le roman médiéval français qui donna toute son ampleur à l'aire de l'amour courtois, soit le *Lancelot* de Chrétien de Troyes.

Ces textes, éloignés dans le temps et dans l'espace, ont en commun d'avoir été transmis oralement pendant plusieurs siècles avant d'être mis par écrit. Ils ont également en commun de localiser avec une grande précision les zones blessées lors d'un combat, élaborant une vision complexe et cohérente d'un corps constitué *avant tout* par la jonction des os et la ligature des tendons. Le corps commence et finit au niveau des jonctions osseuses, ce qui bien évidemment n'exclut en aucune manière la connaissance des autres aspects du corps : sang, muscles, peau, etc. Voici deux exemples de blessures articulaires. Faute de temps, je me concentrerai en particulier sur l'*Illiade*, dont l'ancienneté et le caractère éminemment oral expliquent que la logique du corps articulaire y soit si fortement et clairement présente.

Toutes les articulations sont blessées au cours de l'épopée. Par exemple, Énée est blessé à la hanche par Diomède.

Lors dans sa main le Tydéide prit une pierre énorme et que ne sauraient soulever deux hommes d'aujourd'hui, mais qu'il brandit tout seul, sans peine. Il toucha la hanche d'Énée, à l'endroit où la cuisse s'emboîte dans la hanche et qu'on appelle le cotyle. Il broya le cotyle et déchira les deux tendons (V, 302-310) (Trad. F. Mugler).

La minutie d'une telle description est rare en littérature. La zone affectée est nommée et délimitée au moyen d'une phrase introduite par *entha* « là où, » soit ici « là où la cuisse s'emboîte dans la hanche. » Des prépositions similaires sont régulièrement employées pour localiser les blessures : l'arme frappe *là où* tel os se joint à tel autre os, ou de façon plus générale aussi, là ou telle partie est en contact avec telle autre partie. Le texte ne met pas en évidence un conduit véhiculant des fluides, un orifice, ou un organe isolable, mais un point de jonction et de disjonction.

Ainsi, Ajax tue Archéloque en plantant son épieu là où la tête et le cou se joignent, soit la dernière vertèbre, tranchant les deux tendons. L'arme

heurte un point précis de la nuque, la dernière vertèbre, elle se fiche « à la jointure » de la tête et du cou, dans le point de contact du crâne et de la colonne vertébrale (XIV, 465-468). En outre, nous retrouvons ici, comme dans la description de la blessure d'Énée, la phrase « les deux tendons. » Une blessure articulaire, qu'elle soit à la hanche ou qu'elle soit au cou, est dite affecter deux tendons, *les deux tendons* qui s'y trouvent. Cette formule donne des indices sur ce qui attirait l'attention, sur ce qui était sélectionné de la réalité corporelle pour jouer un rôle dans la logique formulée par l'œuvre. En l'occurrence, on peut penser que les deux tendons en question sont les faisceaux supérieurs du muscle trapèze qui s'insèrent sur la protubérance occipitale externe.

La notion de contenu n'est pas absente dans l'*Illiade*, mais la narration et la réitération montrent que ce sont les idées de relation spatiale et de jonction/disjonction qui sont fortement prédominantes. Ainsi, Énée est blessé à la hanche, Diomède à l'épaule (V, 98-99), Agamemnon au-dessous du coude (XI, 252), Arès au cou et Aphrodite au poignet. Patrocle est entièrement démantelé par l'intervention d'Apollon, et deux coups situés avec précision dans le haut du dos et au côté le tuent en déliant ses articulations. Quant à Hector, le point d'impact de la lance d'Achille est une articulation d'articulations, soit la clavicule qui est dite joindre le cou et l'épaule (XXII, 317-329).

L'étude d'une logique corporelle permet d'analyser la façon de penser le corps dans son rapport 1) au langage, 2) au monde, à l'agir et à la technologie, et 3) à sa propre représentation, à l'iconographie corporelle. Pour ce qui est de la technologie, un aspect récurrent concernant la logique du corps articulaire est la présence systématique des techniques du feu et en particulier de la métallurgie. En ce qui concerne l'étude iconographique, une solution représentationnelle est repérable, qui a perduré pendant des siècles, consistant à placer des spirales au niveau des articulations majeures (hanches et épaules) pour signifier la mobilité. Finalement, quatrième et seul point que je développerai ici, l'étude d'une logique corporelle permet d'approcher la manière de concevoir le vivant.

Il n'existe pas dans l'*Illiade* un mot singulier et unitaire qui réfère au corps comme tout, car le corps articulaire est un corps pluriel fait de la jonction des parties, il est organisé en fonction d'intervalles. C'est un

corps vivant et mobile. Seul le corps mort, le *soma*, apparaît au singulier, lui dont les articulations, les *guia*, ne bougent plus. Le corps devient *soma* après que les articulations ont été déliées. Cette idée apparaît dans la formule qui exprime le meurtre : pour dire « il le tua, » Homère dit « il délia ses articulations, » et en particulier, « il délia ses genoux. » Cette formule est employée quand bien même la zone blessée ne concerne pas les genoux. C'est le cas lorsqu'Achille se désigne devant Hector mourant d'une blessure claviculaire comme « celui qui te délia les genoux » (XXII, 335). Quant à l'âme, la *psuchè*, elle apparaît également au moment de la mort, c'est ce qui du défunt s'envole vers l'Hadès. La dichotomie *soma-psuchè*, qui plus tard fut prévalante, est donc un couple qui chez Homère est synonyme de mort.

Pour le vivant, c'est le *thumos* qui est fondamental. Afin de comprendre ce terme qui n'a pas d'équivalent dans nos langues, il est nécessaire de sortir du cadre conceptuel d'une vision organiciste du corps. En effet, le *thumos* ne peut être localisé, circonscrit, dans un organe ou dans un aspect physiologique. Car il peut à la fois s'exhaler comme le souffle, sortir des os, se trouver dans la cage thoracique ou aussi bien dans les membres supérieurs et inférieurs, il peut encore avoir envie de bouger. Fondamentalement, c'est là que le « je » dit ressentir. Le *thumos* n'est pas à circonscrire car il est un rapport, il est le rapport du « je » à ses sensations intéroceptives et proprioceptives : le sujet prend conscience d'une modification de son tonus musculaire, de la disposition de ses membres et de sensations kinésiques, il prend conscience de sa respiration qui s'accélère, des battements de son coeur qui s'intensifient, et il interprète ces modifications et leur donne un sens : il peut s'agir de peur, de faim, d'envie de courir, de conflit intérieur, de joie, etc.

Le corps dans l'*Illiade* n'est pas un tout unitaire qui contient quelque chose d'opposé à lui qui s'appelle âme, c'est un jeu de rapports et un lieu d'intensités ; il se caractérise par l'événement toujours renouvelé du mouvement. Être vivant, c'est avoir des jointures jointes et mobiles, et c'est être en relation avec les manifestations de son *thumos*. Ce n'est donc pas l'idée de masse ou d'enveloppe qui confère son unité à la personne, c'est la capacité de la personne à ressentir. Un *thumos* peut être plus ou moins considérable : le héros est celui dont la capacité sensorielle supérieure fait de lui un être plus mobile et plus intense. C'est le cas d'Achille dit « au grand *thumos*, » et dont la vélocité est désignée

plus de soixante-dix fois dans le texte. Enfin, très logiquement, le *thumos* disparaît lors d'un évanouissement et cesse d'exister au moment de la mort, dès lors que le « je » n'est plus en relation avec ses sensations. L'étude d'une logique corporelle permet de mieux comprendre certaines pratiques funéraires. Alors que chez Benoît de Sainte-Maure et John Lydgate, deux éminents continuateurs médiévaux de la légende troyenne, le cadavre d'Hector est embaumé, l'*Illiade* raconte le traitement du cadavre de Patrocle en ces termes : Achille recouvre le corps de graisse animale des pieds à la tête avant de le livrer aux flammes (XXIII.168-69). De cette manière, tout brûle sauf l'ossature, qui est ensuite soigneusement prélevée, rassemblée et déposée dans une urne (XXIII.239). Le traitement du cadavre ne concerne pas l'enveloppe et ce qu'elle contient, comme dans l'embaumement, mais bien la structure osseuse. Parce que, dans la logique du corps articulaire, c'est bien l'ossature qui fonde la corporéité.

Ceci est aussi vrai pour la naissance. On le voit dans l'*Hymne homérique à Hermès* qui décrit l'engendrement du fils de Zeus et de Maia. Jeune dieu hypermobile, capable de faire pivoter ses articulations, Hermès est dit inventer la technique du feu et le feu lui-même, après être venu au monde en bondissant des articulations de sa mère.

J'en resterai là, sur cette image étrange, en me réjouissant personnellement – étant enceinte de trente-neuf semaines – que les nouveau-nés humains aient depuis longtemps abandonné cette pratique ; une pratique, ceci étant dit, qui reste parfaitement cohérente dans la logique du corps articulaire.

Guillemette Bolens, *La Logique du corps articulaire. Les articulations du corps humain dans la littérature occidentale*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2000.